



DISCOURS SUR L'ALTÉRITÉ DANS L'ARGENTINE MODERNE

Author(s): Arnd Schneider

Source: *Cahiers Internationaux de Sociologie*, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 105, LA DIFFÉRENCE CULTURELLE EN QUESTION (Juillet-Décembre 1998), pp. 341-360

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40690791>

Accessed: 17/06/2014 10:00

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Internationaux de Sociologie*.

<http://www.jstor.org>

DISCOURS SUR L'ALTÉRITÉ DANS L'ARGENTINE MODERNE

par Arnd SCHNEIDER

RÉSUMÉ

Cet article étudie les catégories qui ont été utilisées dans l'Argentine moderne, après son indépendance en 1812, pour construire l'altérité. Un essai de typologie en cinq périodes est proposé, qui débute par la période de post-indépendance jusqu'en 1853 – date de la Première Constitution – et s'achève sur la période contemporaine de reconstruction démocratique après la dernière dictature militaire en 1983. Dans la conclusion, l'expérience argentine en matière d'immigration est comparée à l'expérience européenne et un nouveau concept de créolisation est proposé, pour une meilleure compréhension des identités hybrides en Argentine contemporaine.

Mots clés : Argentine (XIX^e et XX^e siècles), Différence, Exclusion/Inclusion, Identité.

SUMMARY

This article investigates the categories which have been employed in modern, post-independence Argentina (i.e. after 1812) in order to construct difference. A tentative typology of five stages is proposed, starting with the post-independence period till the first constitution in 1853, and stretching to the present period of democratic reconstruction after the end of the last military dictatorship in 1983. In the conclusion, the Argentine experience with immigration is compared to the European, and a new concept of creolisation is proposed for the understanding of hybrid identities in contemporary Argentina.

Key words : Argentina (19th and 20th centuries), Difference, Exclusion/Inclusion, Identity.

Cahiers internationaux de Sociologie, Vol. CV [341-360], 1998

INTRODUCTION

Je me propose d'étudier quelques-uns des principaux concepts employés dans la formation d'une des plus importantes nations d'émigration au cours du ^{xx}^e siècle, l'Argentine. Mon but est de déconstruire quelques-uns des discours employés pour « essentialiser » à la fois l'altérité et la ressemblance. Car, même lorsque l'on parle de prétendue ressemblance, c'est la vision argentine du *melting pot* (*crisol de razas*) que nous devons examiner avec un esprit critique. Qui sont les inclus, qui sont les exclus dans ces constructions idéologiques ? Tout le monde ne s'est pas intégré de la même façon. Nous allons voir que le *melting pot*, loin d'être égalitaire, a changé ses connotations selon les circonstances historiques et a toujours comporté des distinctions hiérarchiques entre les désirés, les moins désirés et les immigrants non désirés.

Nous allons aussi discuter de quelques-unes des suppositions les plus communes sur la création de l'altérité argentine. Sans dénier l'indiscutable influence européenne dans ce processus, nous verrons que l'on débouche sur des concepts « américains », créés dans le Nouveau Monde. Par conséquent, il est trompeur – ou tout du moins ce serait une faute de terminologie – de concevoir ces concepts comme euro-centrés. Même si des dénominations d'origine européenne et des formes de catégories ethniques ou raciales peuvent perdurer, elles se sont transformées. Les modèles nés en Europe ont été reconstruits et sont devenus des catégories porteuses d'un sens différent¹.

En conséquence, les discours sur l'altérité ou la ressemblance, en Argentine comme dans d'autres sociétés blanches d'immigration, celles d'autres pays latino-américains par exemple, sont, d'une certaine manière, des discours hybrides. Ils jaillissent, en dernier ressort, des expériences des Européens avec des populations indigènes. Nous savons que des rencontres perçues comme entretenant des différences radicales produisent des discours d'une pureté fictive et sont, en réalité, des constructions auto-identitaires². Lorsque, après 1879, les Indiens ont été presque entièrement exterminés – des débats entre historiens posent la question de l'envergure du génocide – et que ceux qui restaient étaient envoyés dans des réserves marginales, des Européens d'origines différentes, d'autres vagues d'immigration, ainsi que les Créoles, furent obligés de « négocier » des identités nationales. Nous verrons plus tard comment des

1. Voir aussi Quijada, 1997, p. 1.

2. Cf. Mason, 1990.

concepts « essentialistes » – comme celui de créole (*criollo*) – sont le résultat de cette nouvelle situation hybride.

Tout d'abord, je me propose d'examiner les discours les plus importants sur l'altérité employés dans l'Argentine moderne et de la post-indépendance. Il s'agit d'un survol ne s'attachant qu'aux courants idéologiques majeurs. Je vais, par ailleurs, me concentrer sur le *xx^e* siècle. Bien que proposant, pour des raisons heuristiques, une typologie comprenant cinq périodes différentes, je ne prétends pas dire que celles-ci devraient être traitées séparément. En fait, des discours et des contre-discours coexistaient dans ces différentes périodes. Nous allons donc considérer la construction d'une catégorie particulière, *criollo*, et voir que la signification qu'on lui attribue de nos jours comporte des éléments en provenance de différentes périodes. Le concept subit, en fait, des changements de significations dus à l'évolution générale de la société argentine. Nous concluons en nous demandant si l'Argentine peut-être considérée comme une nation créole et, si la réponse est positive, quelles implications comporte, pour la nouvelle recherche, cette affirmation. Nous soulignerons aussi quelques-unes des différences avec les États-nations européens et leurs discours sur l'immigration.

CINQ STADES DANS LA CONSTRUCTION DE L'ALTÉRITÉ EN ARGENTINE : TENTATIVE DE TYPOLOGIE

Concevoir une typologie autour des différences perçues entre « nous » et « eux » ou entre les « Argentins » et les « autres », les « immigrants désirés » et les « immigrants non désirés » représente toujours une simplification. L'usage des paires d'opposition structurelles telles que « Argentins » et « autres » est déjà problématique car elles sont des construits historiques qui changent de signification avec le temps. Ainsi, dans les premières décennies qui firent suite à l'indépendance de l'Espagne (1812), l'Argentine était fréquemment en conflit : les élites européennes des provinces du littoral étaient favorables à l'Union contre les *caudillos* de l'intérieur. Les deux partis – et différentes factions à l'intérieur de chaque groupe – défendaient des conceptions différentes sur la Nation ou l'État à bâtir ainsi que sur les gens susceptibles de les habiter.

Dans notre typologie simplifiée, nous suivrons, *grosso modo*, le point de vue des élites politiques et commerciales – d'une façon plus générale celles de Buenos Aires et les provinces littorales – car ce sont elles qui, après la chute de Rosas, domineront la politique argentine jusqu'au début du *xx^e* siècle, sinon plus longtemps. Une autre idée est à retenir : les catégories en opposition indiquent la

distinction entre « nous » et « eux ». En fait, ces mêmes élites qui faisaient la promotion de l'immigration européenne, en tant que « constructeur de la Nation » étaient également préoccupées de ce que les « autres » deviennent Argentins. Nous en avons l'illustration avec les Indiens précolombiens¹ qui ont été réinventés en tant qu'ancêtres des Argentins de nos jours. Ainsi, les Incas des Andes – et par conséquent, la population indigène parlant *quechoua* au nord-ouest de l'Argentine, qu'ils avaient sous leur domination – furent élevés au rang d'une race aryenne. Ils allaient se les approprier pour bâtir le passé héroïque de l'Argentine précolombienne. La réapparition des présumés ancêtres autochtones doit donc être interprétée dans le contexte de l'établissement d'une tradition authentique et continue du nouvel État-nation, récemment libéré d'un pouvoir colonial européen, l'Espagne.

Par ailleurs, il est à remarquer que des anthropologues tels que Francisco Moreno, fondateur du musée d'Histoire naturelle de La Plata, quoique sous l'influence des théories racistes, étaient partisans de « civiliser » et d'« éduquer » les Indiens pour pouvoir les incorporer à la Nation. Point de vue partagé par quelques secteurs du monde militaire après la conclusion de la « Conquête du désert ». Cette attitude contraste avec celle des libéraux constructeurs de la Nation, tels que Sarmiento (1811-1888, et président de l'Argentine de 1868 à 1874), qui avait considéré la population indigène et les *criollos* comme des « bâtards incapables pour la civilisation »².

Essai de typologie sur la « construction »
de l'altérité dans l'Argentine moderne

I a : *De la post-indépendance (1816) à la Constitution (1853)*

Européens éclairés (et leurs descendants), Créoles du littoral
contre

Créoles de l'intérieur, Indiens, Africains

I b :

Créoles fédéralistes, Indiens, Africains

contre

Créoles unitaires et étrangers européens

1. Cf. Quijada, 1996, p. 248 ; 1997.

2. Cf. Katra, 1994, p. 76 ; Quijada, 1997.

II a : *Post-Constitution (1853) et période d'immigration massive (1880-1930)*

Immigrants européens (plutôt du Nord et de l'Ouest)

contre

Européens du Sud et de l'Est et immigrants non européens, Créoles du littoral et de l'intérieur, Indiens (ceux qui restèrent après 1879)

II b : *Comme pour II a mais avec l' « idéalisation » des Créoles du littoral*

III : *Gouvernements autoritaires et conservateurs/Péronisme (1930-1955)*

Melting pot (crisol de razas), immigrants européens (plutôt du Sud), latins, descendants d'immigrants européens, Créoles du littoral et de l'intérieur

contre

Immigrants du Moyen Orient et de l'Asie, immigrants des pays voisins

IV : *Des régimes civils et militaires en alternance (1955-1983)*

Descendants d'immigrés européens

contre

Immigrants de l'Asie et des pays voisins

V : *De nos jours (depuis 1983 ; Alfonsín 1983-1989, Menem 1989-)*

Immigrants de l'Europe de l'Est, descendants d'immigrés européens :

a) renouveau ethnique

b) nouvelle identité latino-américaine

contre

Immigrants de l'Asie et des pays voisins

Présupposés idéologiques mis à part, la logique qui explique l' « opposition » dans la typologie reflète les différences de pouvoir politique et économique existantes ainsi que celles découlant de la position sociale. Ceux qui étaient considérés comme les « autres » aux yeux des habitants du littoral étaient en manque de statut politique – les Africains, les Indiens – ou bénéficiaient d'un statut politique réduit par rapport à celui des classes gouvernantes – immigrés de la première génération, mais ne jouissant pas du droit de vote complet – ou encore étaient des ennemis politiques, les Créoles de l'intérieur.

Bien que les étrangers fussent interdits dans les colonies, des commerçants non espagnols arrivèrent à Buenos Aires dans la période du vice-royaume (1776-1810), mais ils devaient obtenir de la Couronne des papiers de naturalisation. La distinction la plus importante, cependant, était entre les Espagnols qui continuaient à occuper les postes importants de l'administration coloniale et les Créoles devenus influents dans l'échelon moyen de la bureaucratie

et parmi la classe commerçante¹. Après l'indépendance de l'Espagne (1816), les Européens étaient considérés par les élites de Buenos Aires, sous l'influence de l'exemple français et l'expérience de l'immigration en Amérique du Nord, comme seuls capables de promouvoir le progrès en Argentine. Ceci est déjà évident dès les premiers temps de la post-indépendance, avec la présidence de Rivadavia dans les années 1820² qui, avec des colons écossais, colonisa le sud de la province de Buenos Aires. Même durant la période dictatoriale de Juan Manuel de Rosas – gouverneur de Buenos Aires de 1829 à 1832 et de 1835 à 1852 –, les Européens continuèrent à arriver en Argentine. Quoique le pouvoir de Rosas fût fondé sur les classes basses créoles, afro-argentines et indiennes, les « slogans » de ses partisans proclamaient « oui aux Indiens, non aux étrangers » (*indios sí, extranjeros no*) et « les Indiens valent plus que les unitaires » (*valen más indios que unitarios*)³, les unitaires étant les ennemis politiques de Rosas. C'est seulement après la défaite de Rosas et celle d'autres *caudillos* fédéralistes que l'immigration devint un programme en tant que moyen pour atteindre le progrès. Et fut inscrite dans la Constitution de 1853, article 25 : « Le gouvernement devra promouvoir l'immigration européenne. Le gouvernement ne peut restreindre, limiter ou imposer des droits d'entrée dans le territoire argentin aux étrangers qui désirent travailler la terre, améliorer l'industrie et enseigner l'art et les sciences. »

Bien que la Constitution encourageât spécifiquement l'immigration européenne et bien que le slogan bien connu « gouverner c'est peupler » (*gobernar es poblar*) du penseur politique et homme d'État argentin Juan Bautista Alberdi⁴ puisse donner l'impression que tout le monde était bienvenu au Río de la Plata, l'État unifié d'Argentine et ses promoteurs étaient depuis le début partisans d'une immigration sélective. On favorisait les Européens du Nord par rapport à ceux du Sud, les habitants du Moyen-Orient à ceux de l'Extrême-Orient. *Gobernar es poblar* signifiait en premier lieu peupler la Pampa argentine avec des Européens du Nord et du Centre et exterminer, ou du moins effacer culturellement⁵, la population indigène – la *Conquista del Desierto*, achevée au début des années 1880. Mais lorsque l'on prit conscience que l'arrivée en nombre d'immigrants d'origines géographiquement différentes – principalement des Espagnols et des Italiens – dans les cités du littoral contribuait à la montée d'une classe ouvrière immigrée et

1. Cf. Socolow, 1978, p. 16-19 ; 1987, p. 133-135.

2. Rivadavia fut le président des Provinces Unies (1826-1827).

3. Kelly, 1994, 219-220, ainsi que Andrews, 1980, et Bernard, 1997, p. 167.

4. Cf. Rock, 1987, p. 114.

5. Cf. Quijada, 1997.

d'une bourgeoisie industrielle¹, l'élite foncière créole, détentrice du pouvoir politique, commença à craindre pour sa situation et se montra en faveur d'une politique d'immigration plus restrictive et sélective.

Pour l'élite gouvernante de la fin du XIX^e, les nouveaux venus étaient à l'opposé des paysans idylliques, porteurs de l'éthique anglo-saxonne du travail, qu'elle avait attendus². Très tôt, l'élite créole – qui avait atteint une composition assez variée – défendit une idéologie fondée sur les anciennes valeurs hispaniques de la culture créole, le genre de vie *gaucho* et l'identité culturelle argentine. En conséquence, le nouveau discours nationaliste renouvela ce qui, au milieu du siècle, avait été rejeté comme barbare par les avocats libéraux, partisans de civiliser et européeniser l'Argentine³.

L'idéologie xénophobe, derrière les politiques d'immigration sélective à l'aube du XX^e siècle, déboucha alors sur la Loi de résidence (1902) et la Loi de défense sociale (1910) qui, dans sa première partie, défendait l'entrée en Argentine aux anarchistes étrangers, dont beaucoup appartenaient aux classes ouvrières espagnole et italienne⁴. Ces lois furent rédigées par des législateurs de la classe dominante du gouvernement argentin. Du point de vue économique, cependant, l'élite argentine avait un intérêt très pragmatique dans l'immigration de masse étrangère, dont on s'attendait qu'elle produise une classe ouvrière soumise et obéissante. En fait, entre 1890 et 1905, les immigrants furent souvent employés en tant que casseurs de grèves.

Même à la fin de la période de l'immigration en masse – fin des années 30 – la question de savoir comment mouler un « caractère national » – considéré souvent comme la représentation d'un être national (*ser nacional*) presque métaphysique à partir d'une population hétérogène – continuait à être un objet de préoccupation des classes politiques dans les régimes successifs, nationalistes et autoritaires. Ceux qui avaient un point de vue nationaliste, fasciste et ultracatholique étaient partisans d'un retour aux valeurs hispaniques telles que la famille, l'autorité publique et privée, la patrie, et étaient opposés à la diversité culturelle et aux traditions ethniques⁵. Maciel, écrivain agressivement xénophobe, avait déjà mis en garde dans son

1. Par exemple, en 1914, 80 % des établissements commerciaux de Buenos Aires étaient la propriété d'étrangers.

2. Voir les remarques favorables de Sarmiento sur les colons écossais et les *gauchos* allemands dans la province de Buenos Aires (Sarmiento, 1970, p. 39, 286).

3. Voir comment Sarmiento a traité le sujet dans *Facundo, Civilización y barbarie*, publié pour la première fois en 1842 (Sarmiento, 1870) et aussi Katra (1994).

4. Cf. Pannattieri, 1968, p. 147.

5. Cf. Buchrucker, 1987 ; McGee, Deutsch, Dolcart, 1993 ; Rock, 1993.

livre *L'italianisation en Argentine* (1924) contre l'immigration non hispanique : « Pour progresser moralement et ne pas pervertir la démocratie et les libertés en en faisant des instruments de sa propre décadence, l'Argentine ne peut continuer à être – comme elle l'a été – un conglomérat des plus diverses races de la terre. [...] Comment pouvons-nous l'éviter ? Comment pouvons-nous refondre, une fois pour toutes, dans un alliage homogène et géant, les résidus moralement incohérents qui, jour après jour, arrivent dans notre pays, en s'y ajoutant à tous les groupes qui existent déjà avec leurs traditions et leurs coutumes ancestrales ? »

Quinze ans plus tard, face à une renaissance massive de l'immigration à laquelle on s'attendait après la Deuxième Guerre mondiale, une enquête fut réalisée par le *Museo Social*, un institut privé de recherche influencé par le positivisme des sciences sociales. Les opinions exprimées dans l'enquête par les décideurs montrèrent une profusion de points de vue parmi des hommes politiques influents, des économistes et des universitaires. Les uns étaient en faveur d'une immigration ouverte – comme l'ancien président Marcelo T. de Alvear –, d'autres rejetaient les critères de sélection fondés sur la race, d'autres encore accordaient une préférence aux immigrants de « races et cultures similaires aux nôtres » (ainsi s'exprimait Alejandro Bunge, économiste renommé)¹.

Lorsque le premier gouvernement péroniste (1946–1955) dut exposer sa politique d'immigration, la rhétorique officielle, contrastant avec le discours élitiste du XIX^e siècle et du début du XX^e, s'était déplacée pour devenir partisane de l'intégration. Les Européens du Sud étaient préférés aux Européens du Nord. Inspirés par l'idéologie du *melting pot*, les Péronistes propagèrent la « fusion » et l'« assimilation » à la population immigrante déjà existante, provenant dans sa majorité de pays latins. En fait, le *crisol de razas*, la version argentine du *melting pot*, était devenu le point de vue consensuel, même pour les ennemis politiques de Perón. Cependant, un autre discours officiel, plus discret, salua l'immigration nordique comme capable d'améliorer « ethniquement » et « racialement » la population argentine². Quoi qu'il en soit, le consensus sur l'assimilation ethnique par rapport à un type particulier de la population immigrante et la seconde préférence accordée, à ce moment-là, aux immigrants germaniques et nordiques, signifia que des gens d'autres régions européennes, du Moyen ou de l'Extrême-Orient

1. Voir *Museo Social*, 1939, p. 266, ainsi que Schneider, 1996.

2. Voir Senkman, 1992 et Schneider, 1996, pour une analyse sur ce type de discours, moins public, trouvé dans les publications internes de l'*Instituto Étnico Nacional* et la *Dirección de Migraciones*. Sur l'arrière-plan idéologique des politiques d'immigration péroniste, voir aussi Quijada, 1992.

– incluant les Juifs – restaient en bas de l'échelle des immigrants désirés¹.

Après 1950, l'immigration d'outre-mer s'acheva, à quelques exceptions près, avec les Coréens et les ressortissants du Cap-Vert. Elle fut, en partie seulement, remplacée par la main-d'œuvre migratoire venant des pays voisins. Une nouvelle recherche scientifique serait nécessaire pour évaluer le discours « officiel » des institutions étatiques et le point de vue de l'opinion publique à l'égard de cette nouvelle immigration².

Il est intéressant de remarquer qu'après la chute des régimes communistes, et pendant une brève période, au début des années 90, le premier gouvernement de Menem essaya de convaincre des organisations internationales, telles que l'OIM et la Commission européenne, d'imaginer et de financer un programme pour les éventuels migrants qui faisaient la queue devant les consulats argentins en Roumanie, Hongrie et Pologne. Les commentaires de presse de l'époque, bien que faisant remarquer la difficulté pour les nouveaux immigrants de s'insérer dans le marché du travail, accueillaient favorablement leur origine ethnique, susceptible de bien s'intégrer dans la population argentine d'ascendance européenne³. Cela montra clairement la constante préoccupation sur l'altérité, le besoin d'établir des différences entre « nous » et « eux », c'est-à-dire entre les descendants d'Européens et d'autres, par exemple d'ascendance créole ou non européenne.

La référence européenne continua à jouer un rôle par rapport aux identités argentines. En temps de crise économique, par exemple, pendant la période de très haute inflation (1988-1989), cela s'est exprimé par l'augmentation de la demande de passeports européens auxquels beaucoup des descendants avaient droit. Les

1. Voir par exemple Jozami, 1996 ; Klich, Lesser, 1996.

2. Voir par exemple Balán, 1985, sur l'immigration des pays voisins ; Lahitte, Maffia, 1985, sur les habitudes alimentaires des immigrants du Cap-Vert dans La Plata ; Bialagorski, Bargman, 1996, sur les immigrants boliviens et coréens à Buenos Aires.

3. Pendant son voyage en Europe, en février 1992, le président Menem suggéra à plusieurs pays européens et à la Commission européenne que l'Argentine était prête à accueillir de 200 000 à 300 000 immigrants d'Europe de l'Est. Le plan prévoyait de se limiter à des groupes d'immigrants déjà représentés en Argentine. Il fut aussi dit que les familles originaires d'Europe de l'Est en Argentine pourraient faire venir leurs parents européens et les prendre en charge pendant une première période (*Página 12*, 13 février 1992 ; *La Nación*, 13 février 1992). A son retour d'Europe, Menem aurait déclaré qu'il accueillerait aussi volontiers des « Africains s'ils respectent la morale », mais Germán Moldes, le ministre de l'Intérieur, indiqua que le plan ne concernait pas les nombreux groupes d'Algériens ou de Marocains « car le gouvernement souhaite établir des gens de la même nationalité que ceux qui les ont précédés pour les aider à s'intégrer plus facilement » (*Independent*, 4 avril 1992).

traditions et langues européennes, souvent canalisées par des associations ethniques, redevenaient aussi plus attrayantes. Cependant, il y a eu, parallèlement, et notamment parmi les artistes et les musiciens, des tendances qui rejetaient les origines européennes et redéfinissaient une identité latino-américaine, en s'appropriant des éléments des cultures indigènes¹.

Dans une période plus récente – à partir de 1983 –, les modèles culturels importés de l'Europe ne semblaient pas être prédominants. Mais dans une période de globalisation continue et en hausse, la question se pose peut-être autrement. Pouvons-nous encore parler de modèles culturels continentaux ? Ne devrions-nous pas, plutôt, parler d'entre-croisement de cultures² ? Un « repositionnement » est, en tout cas, en train de s'opérer dans la quête des identités argentines. Il s'inscrit dans le contexte latino-américain. C'est la conscience d'appartenir à l'Amérique latine. Ce glissement d'identités a, tout de même, une longue ascendance. C'est ce que nous allons voir maintenant en examinant la notion argentine de *créole*. Notre typologie reflète, en tout cas, une réalité. L'Argentine moderne est, d'un côté, bâtie comme une nation des descendants européens. Mais nous trouvons d'un autre côté une certaine identité provenant d'un monde aux origines lointaines dont le terme *criollismo* est l'expression politique et sociale.

CRÉOLES HYBRIDES

Le terme créole (*criollo*) comporte en Argentine plusieurs significations. Lorsqu'il est employé par la bonne société (*las familias tradicionales*), le créolisme cache une contradiction terminologique. Il désigne, dans ce cas-là, la descendance pure et sans interruption des anciennes familles coloniales espagnoles, bien qu'en fait, au cours du XIX^e siècle, il y ait eu de fréquents mariages avec de nouveaux arrivants européens, notamment d'origines écossaise, irlandaise, allemande, basque et française³. Déjà avant l'indépendance, des familles coloniales espagnoles des classes sociales inférieures s'étaient mêlées pendant des générations avec des Indiens et des Africains⁴. Nous avons indiqué l'importance des distinctions entre Créoles et Espagnols dans l'ancienne capitale du vice-royaume,

1. Pour une première exploration de ces questions, voir Schneider, 1992, 1996 b.

2. Pour de récentes interprétations critiques du concept de l'hybridité, à l'encontre de l'idée des cultures entrecroisées, voir Werbner, 1997.

3. Voir Balmori, Oppenheimer, 1979.

4. Voir Szuchman, 1994, p. 5.

Buenos Aires, pour occuper les positions d'influence et de pouvoir dans la bureaucratie. Elles ont aussi joué un rôle important dans la stratification de la classe commerçante. Ces distinctions de classe perdurèrent après l'indépendance. Elles exprimaient la division fondamentale entre les puissants dans le monde politique et économique, qui imposaient les normes de comportement acceptées (*la gente decente*) et le reste de la population (*la gente del pueblo*)¹. Cependant, parmi l'élite, les changements politiques et l'origine hybride dont nous avons parlé ont produit un nouveau discours sur la pureté créole. Nous devons donc, en premier lieu, soigneusement examiner les notions argentines de ce terme, de façon à pouvoir comprendre sa différence par rapport à d'autres significations plus générales.

Dans le monde hispanique être *criollo* voulait dire, à l'origine et dans son sens le plus strict, être né de famille espagnole dans le Nouveau Monde². Des définitions plus larges appliquèrent le terme à toute personne – ou chose – née dans le Nouveau Monde dans des familles du Vieux Monde. « Donc il y a des Créoles blancs et noirs et des animaux créoles, mais il n'y a pas de Créoles indiens. »³ Néanmoins, en Argentine, à cause de l'immigration de masse, le mot *créole* peut être employé dans deux sens très différents. L'élément distinctif étant la classe sociale, le terme *créole* fait référence à une stratification sociale.

Dans la première signification, au sens égalitaire du mot, *criollo* désigne en Argentine n'importe qui – et par extension toute coutume et habitude, telle que la cuisine créole (*cocina criolla*) – supposé avoir une origine mixte, à la fois espagnole et indigène, et provenant des provinces intérieures ayant moins subi l'influence des récentes immigrations européennes que les provinces du littoral. Les descendants d'Européens et d'autres immigrants récents, qui constituent la majorité de la population du littoral, emploient le terme de façon péjorative. Il évoque, selon eux, l'idée d'un retard social, de manières rurales et de peu d'éducation par rapport à leur vie, plus sophistiquée. Mais *criollo* peut aussi être employé de façon plus neutre pour désigner des coutumes traditionnelles de la vie argentine en rapport avec la vie rurale des Pampas et de ses habitants, les *gauchos*, par opposition aux Européens, les *gringos*. Le poème épique *gaucho* de José Hernández, *Martin Fierro*, et Juan Moreira⁴, personnage de la littérature populaire, symbolisaient ce

1. Szuchman, 1988, p. 8-9 ; Brown, 1994, p. 258 ; pour des variations régionales, Reina, 1973, p. 249 ; Scobie, 1988, p. 140.

2. Cf. Arrom, 1954.

3. Mintz, 1996, p. 301, citant Friederici, 1960, p. 219-220.

4. Cf. Pérez Amuchástegui, 1988 ; Prieto, 1988.

style de vie. *Criollo* peut également faire référence, notamment dans des zones rurales argentines, aux descendants d'Européens qui, dans leurs habitudes et coutumes, ne se distinguent pas des descendants des Espagnols et des Indiens. En fait, ils sont devenus créoles ou créolisés (*acriollados*)¹. Ajoutons encore le cas de ceux qui s'identifient totalement avec les traditions créoles et qui s'opposent aux coutumes européennes importées. Créole devient, dans ce cas, une sorte de « contre-discours » pour se distinguer des immigrants européens plus récents.

Les Européens qui peuvent devenir créoles sont un autre indicateur, qui signifie que les catégories de notre schéma ne sont jamais fermées hermétiquement. Jusqu'à un certain point, les gens évoluent et assument des identités nouvelles. Tout ceci montre, par ailleurs, que ce que j'appelle la notion égalitaire *criollo*, est une catégorie construite culturellement. Elle n'est pas fondée sur une idéologie de descendance – fictive ou putative – comme celle entretenue par les classes sociales huppées. Dans ce contexte, la dimension égalitaire et ouverte du terme *criollo* est similaire à celle de *porteño*, se référant à tout habitant de la ville-port de Buenos Aires.

A Buenos Aires et dans les provinces du littoral, le mot *criollo* peut avoir un sens péjoratif, non seulement parce qu'il désigne des gens de l'intérieur et leurs coutumes, mais parce qu'il fait aussi souvent référence à des immigrants pauvres de ces régions. Dans ce cas, le mot est lié à des concepts sociaux fondés sur des critères raciaux, employés dans un sens péjoratif, tels que *morochito* (peau foncée), *cabecita negra* (petite tête noire).

L'usage politique du criollismo est aussi très marqué. En tant qu'idéologie, on peut le trouver dans deux des principales traditions politiques argentines qui, naturellement, s'entrecroisent. Toute distinction nette représente inévitablement une simplification structurale. D'un côté, le péronisme dans sa variété et ses nombreuses formes multicolores, s'est souvent approprié le discours *criollo* et a même invoqué la tradition du gouvernement du caudillo fédéraliste Juan Manuel de Rosas, dans la première moitié du XIX^e siècle². D'autre part, les opposants urbains de Perón ont fait remarquer avec plaisir que les *descamisados* étaient en réalité de récents immigrants ruraux avec un arrière-plan *criollo*. Mais cette affirmation a été démentie par des recherches ultérieures³. En fait, la migration

1. Cf. Pérez Amuchástegui, 1988, p. 440, et Reina, 1973, p. 71, pour le rejet des origines européennes parmi la deuxième génération d'immigrants.

2. Voir par exemple Baily, 1967, p. 7-8, 116, 187-188.

3. Voir Halperin Donghi, 1975.

urbaine d'origine rurale a toujours eu lieu, depuis que Buenos Aires s'est élevée, si on paraphrase Scobie (1974), « de la *gran aldea* » (gros village) au statut de métropole. Par ailleurs, ce n'est pas pure coïncidence si Menem, gouverneur d'une province intérieure, la Rioja, déploya dans sa première campagne présidentielle toutes les marques extérieures d'un *caudillo* rural – il a des favoris, porte le *poncho* et mange l'*asado*.

Une autre tradition de l'histoire politique argentine se réclame aussi du criollismo : pour l'élite foncière et l'oligarchie paternaliste, il représente la vision d'une Argentine coloniale, au début de l'indépendance, qui n'a pas encore connu l'immigration de masse. Une Argentine dont le noyau central serait les grandes propriétés et l'oligarchie rurale. Dans ce contexte, *créole* est un terme qui incarne une notion de vertu, de liberté, encadrée par les Pampas illimitées, de virilité et d'ordre patriarcal. Le terme inclut aussi les classes rurales inférieures ; il représente, en somme, le mythe du *gaucho*. *Criollo* incarne également les valeurs catholiques et hispaniques opposées à celles des immigrants non espagnols qui, au demeurant, constituent la majorité.

Enfin, une dernière notion exprime clairement la seconde signification de *criollo* – signification plus restrictive, presque exclusive – dans le Buenos Aires contemporain, lorsqu'elle fait référence aux classes supérieures de descendance coloniale espagnole ou, au moins, à celles des origines de l'indépendance avant les immigrations de masse. Les *familias tradicionales* sont aussi les *familias criollas*, celles qui ont des noms créoles de classes supérieures. Un exemple de cette idéologie qui règne encore dans Buenos Aires aujourd'hui est donné par les nombreux visiteurs de la bibliothèque du Jockey-Club, institution des plus huppées, et de l'Institut Argentino de Ciencias Genealógicas, effectuant des recherches généalogiques¹, en quête de documents montrant la vieille ascendance des familles créoles espagnoles. Un ancien bibliothécaire du Jockey-Club m'a raconté le commentaire du président du club sur ces chercheurs : « Qu'est-ce qu'ils viennent chercher sur l'époque du vice-royaume ? Ils étaient alors tous des voleurs » (*¿Qué buscan en el virreinato? Eran solo ladrones*).

Ernesto « Che » Guevara de la Serna – dont le nom complet du père était Ernesto Guevara Lynch – écrivit, lors de voyages en Irlande, une carte postale ironique à son père : « Cher papa, Me voici, le bateau au port. Lorsqu'elle l'apprit, la télévision vint m'interroger sur la généalogie Lynch mais, au cas où ils auraient été

1. Voir aussi Sebreli, 1964, p. 42.

des voleurs de chevaux ou quelque chose de ce genre, j'ai décidé de dire peu de choses. Bonnes vacances. Nous vous attendons. Ernesto, 18 décembre 1964. »¹

L'histoire est simple, les familles irlandaises – comme celle du côté irlandais de Guevara – s'étaient mariées avec d'autres créoles des classes moyennes ou huppées, des *familias tradicionales*², laissant derrière elles des origines assez modestes. Parmi les familles des classes supérieures d'origine créole, ou à demi-créole, la descendance et les traditions *criollas* étaient le moyen de se distinguer des familles de « nouveaux riches » d'immigration récente, tels que les industriels, manquant d'enracinement rural. Les descendants d'Italiens, même riches, sont, par conséquent, méprisés par les *familias tradicionales* car ils représentent, en général, l'immigration massive des personnes sans éducation du début du siècle. Lorsque le fils d'un riche immigrant italien, qui avait investi sa fortune, provenant d'affaires d'importation dans des propriétés rurales, entra par le mariage dans une famille traditionnelle, la mère de la fiancée dit à sa fille : « Bien, si un Italien est assez bien pour toi, tu peux aller le voir. »

Ce que nous venons d'examiner ne représente, naturellement, qu'un aspect de l'équation. C'est le point de vue des provinces du littoral et, plus précisément, de ses élites politiques. La construction de l'altérité fonctionne cependant avec des catégories symétriques, qui sont en principe réversibles³. Ainsi, pour le *criollo* rural les Européens étaient *gringos* et dans la littérature créole abondent les exemples où les immigrants européens, les Italiens particulièrement – qui seront plus tard connus comme les *tanos* – furent portraiturés et souvent ridiculisés par les *criollos*⁴.

La recherche argentine sur l'altérité est rare, ce n'est que de nos jours qu'elle se réfère explicitement à ces termes. Elle n'a pas encore prêté assez d'attention à la symétrie et aux perceptions réversibles que nous venons d'évoquer. Si nous la comparons avec celle qui porte sur Buenos Aires et sur les provinces littorales, nous connaissons peu de chose sur la façon dont les gens de l'intérieur perçoivent ceux de la cité et des régions littorales et comment ils réagissent

1. La carte postale que Che Guevara envoya à son père, à Buenos Aires, a été reproduite en espagnol et traduite en anglais (par « TUF »), dans un magazine *underground* bilingue publié à Portland, Maine, *The Underground Forest/La Selva Subterránea**6, p. 22. La date de la publication n'est pas indiquée mais devrait être 1989 ou peu après. Toute ma reconnaissance va au D^r Richard Appignanesi, qui m'a fourni ce renseignement.

2. Sur l'immigration irlandaise en Argentine, voir Korol/Sabato, 1981.

3. Cf. Stolcke, 1995, p. 8, et Koselleck, 1985.

4. Cf. Fishburn, 1981.

à l'égard de l'immigration¹. Ce que nous pouvons déduire des études existantes, c'est que, au XIX^e siècle, les distinctions principales, autant dans les provinces de l'intérieur qu'à Buenos Aires², étaient établies par rapport à l'appartenance à une classe sociale. Il y avait *la gente decente* et *la gente del pueblo*³. Cependant, l'incorporation d'étrangers montre des différences régionales considérables. Ainsi, les étrangers qui réussissaient socialement étaient plus facilement admis dans les classes huppées de Mendoza que dans celles de Salta. Les classes créoles traditionnelles à Salta étaient plus insulaires et plus xénophobes⁴.

Mais nous en savons encore moins sur la façon dont les indigènes et les immigrés des pays voisins – qui politiquement et économiquement sont, pour ainsi dire, des marginaux⁵ – classifient le reste de la population. Davantage de recherche dans ce domaine est nécessaire pour nous permettre d'affiner notre typologie avec des catégories construites à partir du point de vue des « exclus ».

CONCLUSION : L'ARGENTINE EST-ELLE UNE NATION CRÉOLE ?

L'expérience de l'Argentine en matière d'immigration a été unique. Elle a reçu, dans les périodes d'immigration de masse, plus d'immigrants, par rapport à sa population d'origine – laquelle était aussi le produit d'autres immigrations – qu'aucun autre pays. Le nombre total d'immigrants étant inférieur seulement à celui enregistré aux États-Unis⁶.

1. Pour une étude détaillée du cas Córdoba, voir Szuchman, 1980. En ce qui concerne Paraná, la capitale de la province littorale d'Entre Ríos, Reina (1973) révèle très bien les différences régionales, même parmi les provinces littorales, les plus affectées par l'immigration. Une différenciation classique, que l'on trouve aussi dans les provinces de l'intérieur, est celle établie entre eux-mêmes et les habitants de la capitale, Buenos Aires (*porteños*, de l'espagnol *puerto*, port), qui sont perçus comme arrogants et prétentieux. Reina (1973, p. 348) offre un exemple intéressant, qui établit aussi des distinctions en termes de genre et « d'économie morale ». « Nous nous différencions aussi – lui écrit un de ses informateurs – des gens d'autres provinces argentines et en particulier des porteños de Buenos Aires. Ils se considèrent toujours supérieurs, importants et meilleurs que n'importe qui. Nous ne considérons pas le porteño comme quelqu'un de bien et qui mérite beaucoup de respect. Nous aimons les critiquer, ainsi que leur ville, parce qu'ils exploitent l'intérieur du pays à leur profit ».

2. Szuchman, 1988, p. 8-9 ; Brown, 1994, p. 258.

3. Cf. Scobie, 1988, p. 140 ; Szuchman, 1980, 1994.

4. Scobie, 1988, p. 144.

5. Voir, cependant, pour la période contemporaine, Bialogorski, Bargman, 1996.

6. Entre 1869 et 1936 Buenos Aires devint littéralement une ville d'étrangers. Les Européens représentaient 52 % de la population. La moitié des immigrants étaient des Italiens, le contingent le plus important après ceux-ci était Espagnol. Le

L'État créole, qui avait promu l'immigration, essaie d'assimiler les Européens à une culture argentine imaginaire fondée sur des valeurs hispaniques et créoles. Il proclamait, en même temps l'eupéanisation des créoles ruraux. Cependant, il n'y réussit qu'en partie. Une nouvelle culture hybride, incorporant des éléments apportés par les immigrants européens, serait le résultat des immigrations massives. En fait, la population urbaine, d'origine européenne ou d'autres pays d'outre-mer, devint, au sens large du terme, autant créole que ceux qui se nommaient *criollos*.

Si dans les définitions « standard » de créole nous remplaçons « d'origine espagnole » par « d'origine européenne » – ou autre –, c'est-à-dire nés d'Espagnols ou d'Européens du Nouveau Monde, nous obtenons la caractéristique exacte de la population des provinces du littoral. Car même si l'autodéfinition insiste sur le caractère européen – l'eupéanisme exprimé, par exemple, dans le style des bâtiments, dans la consommation alimentaire, et dans les influences linguistiques –, toutes ces notions sont des « construits » du Nouveau Monde et, en conséquence, créoles. En fait, dans les provinces du littoral, c'est le cas du Paraná, le terme *créole* est porteur de cette signification plus large qui embrasse les descendants d'Européens autant que ceux des Espagnols¹. Ainsi, dans le contexte du monde sportif, dans l'aire métropolitaine de Buenos Aires, *criollo* indique la façon « argentine » de jouer, par exemple, au football. En contraste avec un style précédent, pratiqué par des immigrants anglais, qui furent les introducteurs du « foot » en Argentine et qui fut dominant jusqu'en 1913. En revanche, le polo, sport de classe dominante, resta – et reste encore – dominé par des joueurs anglo-argentins, quoique ayant acquis un style *criollo*-argentin, distinct du polo joué en Angleterre².

Ces exemples montrent clairement que quelques Argentins peuvent ne pas se sentir créoles. Ils sont – en tant que descendants d'Européens ou d'autres immigrants d'outre-mer, Indiens, Africains – le produit de destinées historiques « américaines » : Le Nouveau Monde. Évidemment, comme nous l'avons souligné au cours

reste se répartissait entre immigrants provenant de Pologne, d'Allemagne, du Moyen-Orient, de France, de Grande-Bretagne et d'Irlande. Avec les années 30, l'immigration massive en Argentine s'était arrêtée, bien que de petits contingents d'exilés continuaient d'arriver de l'« Europe fasciste » – notamment d'Italie, d'Espagne et d'Allemagne. C'est seulement après la Deuxième Guerre mondiale que l'immigration recommence, mais à un rythme plus modeste. Au début du premier gouvernement péroniste, il y eut un « boom » : quelque 840 000 Européens arrivent en Argentine ; 610 000 devaient y rester, parmi lesquels 388 000 Italiens.

1. Cf. Reina, 1973, p. 4, n° 3.

2. Cf. Archetti, 1995, 1997.

de notre étude du concept, la créolisation reflète, dans sa signification la plus ouverte, la négociation d'identités au travers de statuts persistants et de hiérarchies de classe, entre descendants d'Européens et immigrants non européens, à la fois d'outre-mer et des pays voisins.

En Europe, en revanche, l'immigration et le concept de citoyenneté ont été discutés par rapport à des modèles différents de l'inclusion et de l'exclusion. L'assimilation en France ; la descendance, en tant qu'appartenance au même groupe ethnique en Allemagne ; la société multiculturelle fondée sur la différence de classes en Grande-Bretagne. L'Argentine – et peut-être d'autres pays latino-américains, tel le Mexique et sa construction moderne comme une nation métisse – ajoute à ces types idéaux, au sens wébérien du terme, la réalité *de facto* d'une nation créole. Nous avons souligné que le discours sur l'exclusion s'est déplacé en Europe de l'idée de race à celle de culture. Il serait intéressant qu'à l'avenir la recherche puisse nous dire si le même déplacement a eu lieu en Argentine ou en d'autres sociétés de colons.

Dans le contexte plus large de l'Amérique latine un déplacement a eu lieu en ce qui concerne le discours sur les différences de classe. Le discours souligne plutôt aujourd'hui les différences ethniques. Enfin, l'expérience de l'Argentine nous a offert un exemple où des immigrants et la population qui les a accueillis – elle-même produit d'immigrations précédentes – ont subi un profond processus de changement culturel débouchant sur une nouvelle réalité hybride.

University of East London
Department of Sociology

BIBLIOGRAPHIE

Journaux

La Nación, Buenos Aires.
Página 12, Buenos Aires.
Independent, Londres.

Revue

The Underground Forest/La Selva Subterranea, vol. 6, n.d. (probablement 1989, ou peu après), publié à Portland, Maine.

Livres et articles

Andrews G. R., *The Afro-Argentines of Buenos Aires, 1800-1900*, Madison, University of Wisconsin Press, 1980.
Archetti E., Nationalisme, football et polo : tradition et créolisation dans la construction de l'Argentine moderne, *Terrain*, n° 25, 1995, p. 73-90.

- Archetti E., Hibridación, diversidad y generalización en el mundo ideológico del fútbol y el polo, *Prismas*, n° 1, 1997, p. 53-76.
- Arrom J. J., Criollo : definiciones y matices de un concepto, *Hispania*, n° 34, 1954, p. 172-176.
- Baily S. L., *Labour, Nationalism, and Politics in Argentina*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1967.
- Balán J., *Las migraciones internacionales en el Cono Sur*, Buenos Aires, CIM, 1985.
- Balmori D. and R. Oppenheimer, Family clusters : Generational Nucleation in Nineteenth-Century Argentina and Chile, *Comparative Studies in Society and History*, n° 21, 1979, p. 231-261.
- Bernand C., *Histoire de Buenos Aires*, Paris, Fayard, 1997.
- Bialagorski M. and D. Bargman, The Gaze of the Other : Koreans and Bolivians in Buenos Aires, *Patterns of Prejudice*, n° 30 (4), 1996, p. 17-26.
- Brown J. C., Revival of the Rural Economy and Society in Buenos Aires, in M. D. Szuchman and J. C. Brown (eds), *Revolution and Restoration : The Rearrangement of Power in Argentina, 1776-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994.
- Brubaker R., *Citizenship and Nationhood in France and Germany*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1992.
- Buchrucker C., *Nacionalismo y Peronismo : La Argentina en la crisis ideológica mundial (1927-1955)*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1987.
- Constitución de la Nación Argentina : Texto Vigente*, Buenos Aires, Eudeba, 1989.
- Fishburn E., *The Portrayal of Immigration in Nineteenth Century Argentine Fiction (1845-1902)*, Berlin, Colloquium Verlag, 1981.
- Friederici G., *Amerikanistisches Wörterbuch und Hilfsörterbuch für den Amerikanisten*, Hambourg, Cram, De Gruyter, 1960.
- Halperin Donghi T., Algunas observaciones sobre Germani, el surgimiento del peronismo y los migrantes internos, *Desarrollo Económico*, n° 56 (14), 1975, p. 765-781.
- Jozami G., The Return of the « Turks » in 1990s Argentina, *Patterns of Prejudice*, n° 30 (4), 1996, p. 27-42.
- Katra W. H., Rereading *Viajes* : Race, Identity, and National Destiny, in Halperin Donghi T. et al. (eds), *Sarmiento Author of a Nation*, Berkeley, University of California Press, 1994.
- Kelly K., Rosas and the Restoration of Order through Populism, in M. D. Szuchman and J. C. Brown (eds), *Revolution and Restoration : The Rearrangement of Power in Argentina, 1776-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994.
- Klich I. and J. Lesser, Introduction : « Turco » Immigrants in Latin America, *The Americas*, n° 53 (1), 1996, p. 1-14.
- Korol J. C. y H. Sábato, *Cómo fue la inmigración Irlandesa en Argentina*, Buenos Aires, Editorial Plus Ultra, 1981.
- Koselleck R., *Futures Past : On the Semantics of Historical Time*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1985.
- Lahitte H. B. y M. Maffia, En torno a la cachupa : Una comida típica caboverdeana, *Trabalhos de Antropologia e Etnologia* (Porto), XXV (2-4), 1985, p. 327-345.
- McGee Deutsch S., The Right under Radicalism, 1916-1930, in S. McGee Deutsch and R. H. Dolkart (eds), *The Argentine Right : Its History and Intellectual Origins, 1910 to the Present*, Wilmington, DE, Scholarly Resources, 1993.

- Maciel C., *La italianización de la Argentina tras la huella de nuestros antepasados*, Buenos Aires, Jesús Menéndez, 1924.
- Mason P., *Deconstructing America : Representations of the Other*, Londres, Routledge, 1990.
- Mintz S., Enduring substances, trying theories : the Caribbean region as *oikumenê*, *J. Roy. anthr. Inst.* (N. S.), n° 2 (2), 1996, p. 289-311.
- Panettieri J., *Los Trabajadores*, Buenos Aires, Editorial Jorge Alvarez, 1968.
- Pérez Amuchástegui A. J., *Mentalidades Argentinas (1860-1930)*, Buenos Aires, Eudeba, 1988.
- Prieto A., *El discurso criollista en la formación de la Argentina moderna*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1988.
- Quijada M., De Perón a Alberdi : selectividad étnica y construcción nacional en la política inmigratoria Argentina, *Revista de Indias*, LII (195/196), 1992, p. 867-888.
- Quijada M., Los « Incas ario » : historia, lengua y raza en la construcción nacional hispanoamericana, *Histórica*, XX (2), 1996, p. 243-269.
- Quijada M., Ancestros, ciudadanos, piezas de museo : modelos antropológicos y construcción nacional en la Argentina decimonónica, in A. Lamparière et al. (eds), *Modèles européens en Amérique latine. XIX^e siècle*, Paris, Éd. du CNRS, 1997.
- Reina R., *Paraná : Social Boundaries in an Argentine City*, Austin, University of Texas Press, 1973.
- Rock D., *Argentina 1516-1987 : From Spanish Colonization to the Falklands War and Alfonsín*, Londres, I. B. Tauris, 1987.
- Rock D., *Authoritarian Argentina : The Nationalist Movement, its History and its Impact*, Berkeley, University of California Press, 1993.
- Sarmiento D. F. (1842), *Facundo : Civilización y barbarie*, Madrid, Alianza Editorial, 1970.
- Schneider A., Ethnicity Changing Paradigms and Variations in Food Consumption among Italians in Buenos Aires, *Altretalia*, n° 7, 1992, p. 84-95.
- Schneider A., The Two Faces of Modernity ; Concepts of the Melting Pot in Argentina, *Critique of Anthropology*, n° 16 (2), 1996 a, p. 173-198.
- Schneider A., *Disenchanted Identities : Contemporary Latin American Artists and Anthropological Appropriations*, paper given at the Dept. of Anthropology, University of Colorado at Boulder (17 April 1996), 1996 b.
- Scobie J., *Buenos Aires : From Plaza to Suburb, 1870-1910*, New York, Oxford University Press, 1974.
- Scobie J., *Secondary Cities of Argentina : The Social History of Corrientes, Salta and Mendoza*, completed and edited by S. L. Baily, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- Sebreli J. J., *Buenos Aires, vida cotidiana y alienación*, Buenos Aires, Ediciones Siglo Veinte, 1964.
- Senkman L., Etnicidad e inmigración durante el primer peronismo, *Estudios Interdisciplinarios de América Latina y el Caribe*, n° 3 (2), 1992, p. 5-38.
- Shumway N., *The Invention of Argentina*, Berkeley, University of California Press, 1991.
- Socolow S. M., *The Merchants of Buenos Aires, 1776-1810 : Family and Commerce*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- Socolow S. M., *The Bureaucrats of Buenos Aires, 1769-1810 : Amor al Real Servicio*, Durham, NC, Duke University Press, 1987.

- Solberg C., *Immigration and Nationalism : Argentina and Chile 1890-1914*, Austin & Londres, University of Texas Press, 1970.
- Stolcke V., Talking Culture : New Boundaries, New Rhetorics of Exclusion in Europe, *Current Anthropology*, n° 36 (1), 1995, p. 1-24.
- Szuchman M., *Mobility and Integration in Urban Argentina : Córdoba in the Liberal Era*, Austin, University of Texas Press, 1980.
- Szuchman M., Visions of the Melting Pot in the American City : European and Native Expectations in the United States and Argentina in the Period of Mass Immigration, in J. F. Stack (ed.), *The Primordial Challenge : Ethnicity in the Contemporary World*, New York, Greenwood Press, 1986.
- Szuchman M., *Order, Family and Community in Buenos Aires, 1810-1860*, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- Szuchman M., From Imperial Hinterland to Growth Pole : Revolution, Change, and Restoration in the Río de la Plata, in M. D. Szuchman and J. C. Brown (eds), *Revolution and Restoration : The Rearrangement of Power in Argentina, 1776-1860*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1994.
- Werbner P., Introduction : The Dialectics of Cultural Hybridity, in P. Werbner and T. Modood (eds), *Debating Cultural Hybridity : Multi-Cultural Identities and the Politics of Anti-Racism*, Londres, Zed Books, 1997.